



La Palestine comme métaphore marocaine. Les guerres israélo-arabes de 1967 et 1973 dans la littérature marocaine de langues arabe et française (article)
Chakib Ararou, Aix-Marseille Université (IREMAM)

Maydan: rivista sui mondi arabi, semitici e islamici 2, 2022
<https://rivista.maydan.it>
ISSN 2785-6976

Référence bibliographique:

Ararou, Chakib. 2022. "La Palestine comme métaphore marocaine. Les guerres israélo-arabes de 1967 et 1973 dans la littérature marocaine de langues arabe et française", *Maydan: rivista sui mondi arabi, semitici e islamici* 2. 37-54. <https://rivista.maydan.it/maydan-vol-2/pubblicazioni/>

La Palestine comme métaphore marocaine.¹

Les guerres israélo-arabes de 1967 et 1973 dans la littérature marocaine de langues arabe et française

Chakib Ararou

Aix-Marseille Université (IREMAM)

chakib.ararou@univ-amu.fr

ABSTRACT

Post-1948 Palestine holds a special place in the relationship between the Moroccan literary field and the Mashriq region: the Palestinian cause is central in Moroccan political and cultural speeches, whereas the Mashriqi hegemony on the SWANA cultural production is polarized in Cairo and Beirut rather than Palestine. This paper studies a selection of creative and critical works written in the aftermath of the two Arab-Israeli wars, aiming to describe the evolution of the Moroccan literary field from an original angle: the resonance of these conflicts in Moroccan literature. Relying on the Bourdieusean theory of fields, I analyse the aesthetical and political debates about these conflicts in Morocco, a double literary periphery (Casanova 1999) with two main subfields, arabophone and francophone. The article offers a state of the field in the mid-1960s and shows the compromise made by its most dissensual margins about the Palestinian case after the 1967 *Naksa*, the impact of the event on the field's positional space, and highlights the beginning of a Moroccan appropriation of the Mashriqi space through an in-depth analysis of two novels taking one of these wars as a frame, Ḥanāta Bannūna's *al-Nār wa-l-iḥtiyār* and Mubārak Rabī's *Rifqat al-silāḥ wa-l-qamar*.

KEYWORDS

Maroc / Palestine / littérature / périphérie / guerre

1 - Introduction

La réflexion que je propose ici se situe au croisement de plusieurs questions. À partir des années 1930 s'amorce au Maroc le processus de formation d'un champ littéraire au sens où on l'entend depuis les travaux de Pierre Bourdieu, à savoir un microcosme social revendiquant son autonomie et se structurant progressivement autour d'un espace positionnel inégal (Bourdieu 1992). Au Maroc, le processus de formation

¹ Ce titre est un clin d'œil au recueil d'entretiens de Mahmoud Darwich publié en France. Cf. Darwich 1997.

d'un champ littéraire commence par la constitution d'anthologies proposant un corpus de littérature marocaine, moderne (al-Qabbāğ 1929) puis classique (Gannūn 1938), et par des débats instituant la critique comme instance autonome de production de la norme (Ğārī 2008). Dès cette étape, le champ littéraire marocain se constitue en double périphérie littéraire,² vis-à-vis de la France s'agissant de la littérature de langue française et, pour la littérature arabophone, des grands centres culturels et éditoriaux du Machrek. Comme le montre Khalid Zekri, ce processus d'autonomisation est toujours en cours au milieu des années 2000, et fait face au manque de professionnalisation du métier d'écrivain·e et d'une forte pression de la part d' « instances de légitimation extérieures », qu'elles soient politiques, diplomatiques ou économiques (Zekri 2006:40-42).

La Palestine occupe une place à part dans la polarisation machrekine qui s'observe dans le champ littéraire marocain. On y associe à la fois une cause politique dont l'écho est profond et une littérature fortement légitimée, dans l'aire littéraire arabe³ puis dans le système littéraire mondial, notamment à partir des années 1970 où s'amorce une réelle dynamique de traduction de la littérature palestinienne. Cependant, comme le note Sbeih Sbeih, la Palestine perd avec l'occupation israélienne à partir de 1948 la souveraineté sur certains de ses centres urbains les plus dynamiques culturellement (Jaffa, Haïfa) et se trouve privée de voies d'accès à la production en langue arabe. Pauvre en imprimeries, la Palestine d'après 1948 se trouve ainsi isolée dans le champ littéraire arabe, et ses écrivain·e·s demeuré·e·s sur place strictement contrôlé·e·s voire réprimé·e·s par les autorités d'occupation (Sbeih 2022:215). De ce fait, la Palestine ne dispose pas des ressources fonctionnelles et politiques dont ont pu bénéficier l'Égypte ou le Liban pour asseoir leur centralité dans le champ.

La littérature marocaine offre un ensemble important de textes littéraires au sujet de la Palestine, en langue arabe surtout mais aussi en français, dont je n'aborderai ici qu'un versant par souci de cohérence et de brièveté. En me concentrant sur ceux qui traitent de la *Naksa* du 5 juin 1967⁴ et de la participation marocaine à la guerre d'octobre 1973, je voudrais montrer comment l'écho des guerres israélo-arabes contribue à redéfinir le jeu de forces au sein du champ littéraire marocain et à repositionner le Maroc

² J'emploie ici le terme périphérie au sens que lui donne Pascale Casanova (1999:133), désignant les marges du système littéraire mondial et leur situation de forte hétéronomie par rapport à des centres concentrant capital culturel, moyens de communication et de diffusion des textes et instances légitimantes.

³ J'emploierai dans cet article, au sujet du Maroc, l'expression de "champ littéraire" lorsqu'elle correspond à la définition du "champ littéraire plurilingue" tel qu'énoncée par Tristan Leperlier : champ où « la langue est d'importance symbolique et structurelle dans le champ » (Leperlier 2021:191). Je parlerai en revanche d'aire arabophone ou francophone conformément à ses développements sur l'aire polycentrique arabe et l'aire monocentrique francophone (Leperlier 2020:4-9).

⁴ Jour de la défaite de l'Égypte, de la Syrie et de la Jordanie face à l'Etat d'Israël.

sur la carte de l'aire littéraire arabophone, à partir de la question palestinienne vis-à-vis de laquelle se mettent en place des formes de solidarité transcoloniales (Harrison 2005:227). Ces évènements contribuent en effet à créer des passerelles entre les deux principaux sous-champs, à faire émerger pour la première fois une figure d'écrivaine soutenue par le centre du champ (Hanāta Bannūna), à élargir enfin le spectre thématique et géographique du roman marocain et à y introduire des problématiques de genre pour la première fois. J'étudierai ici les débats esthétiques et politiques occasionnés par les deux guerres dans le champ littéraire marocain. Après avoir décrit la situation du champ littérature marocaine à la veille de la *Naksa*, je montrerai d'abord le compromis qui s'est construit à partir de cet évènement entre le groupe d'écrivain·e·s francophones de la revue *Souffles* et les marges du sous-champ arabophone. J'étudierai ensuite la discussion engagée en 1969 par deux critiques, Ibrāhīm al-Sūlāmī (n. 1938) et Muḥammad Anaqqār (1946-2018), sur la production poétique marocaine portant sur la *Naksa*. Enfin, j'analyserai le traitement de chacune des deux guerres dans le roman marocain, à travers deux œuvres : *al-Nār wa-l-iḥtiyār* (1969) de Hanāta Bannūna (n. 1940) et *Rifqat al-silāh wa-l-qamar* (1975) de Mubārak Rabī^c (n. 1935).

2 - Situation de la littérature marocaine à la veille de 1967

Au cours des années 1960, se développent au Maroc deux sous-champs monolingues (Leperlier 2020:191), l'un de langue arabe, l'autre de langue française. Ce développement se fait dans le sillage de l'apparition du roman moderne à la charnière des années 1940 et 1950. D'un côté, avec Ahmed Sefrioui (1915-2004) puis Driss Chraïbi (1926-2007), la littérature marocaine d'expression française émerge à la périphérie de l'aire francophone centralisée autour de Paris, où ces deux auteurs sont publiés ; de l'autre, apparaît un groupe d'écrivains⁵ soudés par l'expérience politique commune du militantisme anticolonial, qui conduit les figures les mieux dotées dans les capitales machrekines (Le Caire, Damas, etc.) à partir des années 1930. En Égypte, le poète 'Abd al-Karīm Bin Tābit (1917-1961) et les romanciers 'Abd al-Karīm Ḍallāb (1919-2017) et 'Abd al-Maǵīd Bin Ḍallūn⁶ (1919-1981) poursuivent des études supérieures en langue arabe et militent au sein du Bureau de Libération du Maghreb Arabe. Ils y subissent l'influence du roman égyptien et de la poésie du groupe Apollo et du Pen Club (Zarqūn Naṣr 1996 ; Campbell 2013). Dans le roman, la phase amorcée au début des années 1950 est dominée par des narrations à substrat autobiographique, relatant pour l'essentiel des épisodes récents du passé colonial marocain. Parmi eux, figurent, en arabe, *Fī l-ṭufūla* de 'Abd al-Maǵīd Bin Ḍallūn et *Dafannā al-mādī* de 'Abd al-Karīm Ḍallāb et, en français,

⁵ Aucune écrivaine, à ce stade, n'émerge dans les deux sous-champs à ma connaissance.

⁶ Les patronymes des auteur·ice·s de langue arabe sont translittérés, tandis que les auteur·ice·s principalement francophones sont cité·e·s dans l'orthographe usuelle de leurs publications.

Passé simple de Driss Chraïbi.

La production romanesque marocaine des années 1950 et 1960 en langue arabe, très limitée, se publie pour bonne part hors du Maroc. Parmi les quatorze titres recensés par le chercheur ‘Abd al-Rahīm ‘Allām’ entre 1950 et 1969, quatre paraissent dans des maisons cairote, deux à Beyrouth, soit près de la moitié d’un corpus encore très mince. Notre recherche sur les publications en revue au Machrek de 52 écrivain·e·s marocain·e·s de langue arabe fait ressortir une forte participation des auteur·ice·s aux périodiques machrekins, majoritairement égyptiens jusqu’au mitan des années 1950, puis syriens et libanais jusqu’à la fin des années 1970.

Les revues littéraires marocaines en arabe du début des années 1960 sont en outre fortement focalisées sur la vie littéraire machrekine. Le premier numéro de la revue *Aqlām*, paru en janvier 1964, en témoigne. Proche de l'aile gauche du mouvement nationaliste (UNFP), *Aqlām* ouvre le sous-champ arabophone à l'expérimentation littéraire et au débat idéologique (Fernández Parrilla 2014:119). La revue propose dans sa première version une section de brèves d'actualité littéraire et culturelle, *Anbā’ taqāfiyya* (Anonyme 1964a:132-38). Dans le premier numéro, cette rubrique comporte 28 notices. 17 sont consacrées au Machrek, dont 10 à la seule Égypte, contre deux seulement à propos du Maroc. En bref, ces deux sous-champs sont largement dépendants des aires littéraires transnationales dont ils forment une marge : le francophone regarde vers Paris, l'arabophone d'abord vers Le Caire, puis vers Beyrouth à partir du milieu du XX^e siècle.

Sur le plan interne, l'évolution du champ littéraire marocain dans la première moitié des années 1960 se caractérise par le développement parallèle de ces deux sous-champs. S'opposant à la hiérarchie héritée du protectorat, imposant le français comme langue principale d'administration et d'éducation, le pôle institutionnel du sous-champ arabophone, proche du parti de l'Istiqlal, manifeste une hostilité radicale vis-à-vis de l'usage du français dans la culture. La langue coloniale est présentée comme vectrice d'aliénation, coupant « la personnalité marocaine » de sa « culture authentique ». ‘Abd al-Karīm Ḥallāb, cas d'écrivain multipositionnel (Boltanski 1973:3-26) à la fois fonctionnaire du ministère des affaires étrangères, directeur du quotidien du parti de l'Istiqlal *al-‘Alam* et membre d'institutions savantes arabes comme le Mağma‘ al-luġa l-‘arabiyya de Bagdad ou l'Académie tunisienne (Jay 2005:191-192), assigne à la littérature un rôle pionnier dans la réarabisation du Maroc : insérer la *umma l-dayyiqa* (“nation étroite”) dans la *umma l-kubrā* (“grande nation”). Nulle légitimité pour lui à l'expression littéraire dans une autre langue (Ḥallāb 1965a:36-38). Dans le même temps, des groupes d'écrivain·e·s plus jeunes, lié·e·s politiquement à la scission de gauche du mouvement de l'Istiqlal, l'UNFP de Mehdi Ben Barka, créent des espaces d'expressions, et notamment

⁷ “Biblyūgrāfyā l-riwāya l-maḡribiyya l-maktūba bi-l-luġa l-‘arabiyya”. *Ittiḥād kuttāb al-Maġrib*. <http://uemnet.free.fr/livres/allam/allam.doc>. Consulté le 09/04/2022.

des revues comme la *Mağalla li-l-qışşa wa-l-masrah* de Muḥammad Barrāda (1938), ‘Abd al-Ğabbār al-Sahīmī (1938-2012) et Muḥammad al-‘Arabī al-Masārī (1936-2015), puis la revue *Aqlām*, qui ignorent dans un premier temps la production littéraire marocaine en français pour se concentrer sur le Machrek et la littérature mondiale.

En langue française, la première génération d'auteur·ice·s, et particulièrement Driss Chraïbi qui publie six romans entre 1954 et 1962 chez un éditeur central de la place parisienne, Denoël, s'affirme directement dans le champ littéraire national français, où se trouve son principal public. Au Maroc, c'est la fondation de la revue *Souffles* à Rabat au début de l'année 1966 qui redynamise le sous-champ sur le plan interne, en s'adressant d'abord à un lectorat marocain et maghrébin. Son lancement par Abdellatif Laâbi (n. 1942), Mostafa Nissabouri (n. 1943) et Mohammed Khaïr-Eddine (1941-1995), se fait sur une proposition inclusive transnationale. Le prologue du premier numéro (1^{er} trimestre 1966) annonce : « “SOUFFLES” ne se réclame d'aucune niche ni d'aucun minaret et ne reconnaît aucune frontière. Nos amis écrivains maghrébins, africains, européens ou autres sont invités fraternellement à participer à notre modeste entreprise » (Laâbi 1966a:6). La vocation maghrébine de *Souffles*, d'emblée affirmée, se borne en fait à la publication de poètes de langue française comme l'Algérien Malek Alloula. C'est l'évolution de cette revue et de son positionnement dans le champ à partir de juin 1967 que j'analyserai à présent, par le prisme de la *Naksa*.

3 - La revue *Souffles* et la rupture de la *Naksa*⁸

Dans cette première version de la revue *Souffles*, centrée sur les questions esthétiques et à vocation francophone, la littérature marocaine de langue arabe est tout juste présente (deux poèmes traduits de Hamid El Houadri).⁹ Abdellatif Laâbi, son principal animateur, se pose dans un premier temps en défenseur de l'écriture en langue française. Dans une perspective à la fois anticoloniale et antinationaliste, il exhorte à « entretenir au départ une méfiance vis-à-vis de la langue d'expression qu'on emploie, que cette langue soit le français, l'arabe ou n'importe quelle autre » (Laâbi 1966b:12). En outre, il critique violemment une production littéraire marocaine de langue arabe qui « illustre parfaitement (à quelques rares exceptions) le prototype d'une littérature retardataire, en marge des secousses de l'histoire » (Laâbi 1966b:12). « La langue arabe au Maroc, estime-t-il alors, n'a pas encore trouvé d'écrivains qui puissent l'exécuter, s'en servir d'une manière singulière » (Laâbi 1966b:12). Bref, tout comme les auteurs arabophones les mieux dotés de la période refusent l'idée d'une littérature marocaine francophone,

⁸ Cette section reprend les éléments touchant directement à la *Naksa* dans l'évolution de *Souffles*. Elle recoupe en partie les observations de Kenza Sefrioui (2013:33-140).

⁹ Je n'ai trouvé d'informations ou de textes sur cet auteur ni dans la thèse de Kenza Sefrioui, ni dans les revues littéraires marocaines consultées au cours de mes recherches.

Laâbi oppose ici une pure fin de non-recevoir à la production marocaine en langue arabe de son époque.

La situation qui prévaut dans la vie littéraire marocaine à la veille du conflit israélo-arabe de 1967 est donc celle d'une cohabitation de deux sous-champs aux polarisations différentes, entretenant une guerre des langues (Leperlier 2021:193-195) d'intensité variable. L'« avant-dire » qui ouvre le 6^{ème} numéro de la revue *Souffles*, au 2^{ème} trimestre de l'année 1967, proclame le moment que vit le monde arabe comme historique : « La guerre du Moyen-Orient vient de nous distordre [...] » (Laâbi 1967:3). Dans l'entretien que j'ai eu avec lui et son épouse Jocelyne Laâbi (n. 1943), actrice majeure de *Souffles*, à l'été 2020, Laâbi confirme à une cinquantaine d'années de distance le caractère de rupture de ce moment et en explicite les termes :

On était dans une problématique marocaine et maghrébine. Tout ce qu'on appelle *al-‘umq al-‘arabī*, ou *al-imtidād al-‘arabī* etc., ça n'existe pas dans la génération de *Souffles*. On était véritablement ancrés dans un combat pour créer une culture nouvelle dont l'ambition était marocaine et maghrébine. Après 67, effectivement, le monde arabe va faire irruption dans nos préoccupations et dans nos liens.¹⁰

Cette irruption contribue à engager une refonte complète de la démarche de *Souffles*.

Le numéro 9 (premier trimestre 1968) de la revue publie en traduction le manifeste *Bayān Ḥāmis Ḥuzayrān 1967* (“Le Manifeste du 5 juin 1967”) que le poète syrien Adūnīs avait fait paraître immédiatement après la défaite des armées arabes dans la plus importante revue beyrouthine de l'époque, *al-Adāb* (Adūnīs 1968:1-11). Le texte qui introduit le manifeste indique le motif de sa publication en traduction française :

Nous tenons à remercier notre amie Etel Adnan de nous avoir communiqué ce manifeste par lequel nous comptons inaugurer une série d'approches des réalités culturelles et idéologiques du monde arabe d'aujourd'hui, et ceci en corrélation avec les situations proprement maghrébines qu'il est devenu caduc de séparer de leur contexte collectif arabe.

L'appartenance au monde arabe sera désormais revendiquée par le groupe *Souffles*. La revue ne renie pas sa ligne antérieure explicitement, mais justifie son évolution par les évènements rendant « caduc » le rejet de cette appartenance. Ce geste sera prolongé par une redéfinition de la notion même de littérature arabe, dans laquelle les auteurs francophones s'incluent à égalité avec les arabophones, indépendamment du critère linguistique. L'appel aux écrivains maghrébins sur la Palestine exhorte à « une

¹⁰ Cet entretien avec Abdellatif et Jocelyne Laâbi a eu lieu le 14 juillet 2020 à Créteil.

réorientation géoculturelle radicale dans le sens du développement du dialogue et de la confrontation avec les créateurs du Machreq ». La littérature marocaine, désormais, « quelle que soit sa langue d'expression, et dans cette phase précise de la décolonisation, fait partie intégrante de la littérature arabe, avec laquelle son destin est de toute manière lié » (Laâbi *et al.* 1969:100).

Dès le numéro 10-11 (3^{ème} trimestre 1968), *Souffles/Anfās* entame sa formule bilingue par un dossier sur la littérature maghrébine, intégrant l'essentiel des animateurs de la revue *Aqlām*. Sont présentées directement en langue arabe des œuvres de Muham-mad Barrāda, Aḥmad al-Maġġātī (1936-1995), ‘Abd al-Rafī‘ al-Ǧawāhirī (n. 1944), Idrīs al-Ḥūrī (1939-2022), Muḥammad Zafzāf (1943-2001) ou Binsālim Ḥimmiš (n. 1948). Cette initiative se poursuivra à partir de 1971 avec la publication à part d'une version arabo-phone de la revue, *Anfās*, où ces mêmes contributeurs seront inclus ponctuellement, malgré la prédominance de plus en plus marquée du discours politique sur la culture et la littérature. La centralité de la question palestinienne, introduite par la *Naksa*, ne se démentira plus : un numéro entier de *Souffles* y est consacré au troisième trimestre 1969 (Sefrioui 2013:90-101). Son incidence est majeure sur l'évolution de *Souffles*. Elle est l'un des vecteurs par lequel s'opère la politisation d'une revue dans un premier temps orientée vers l'affirmation de l'autonomie de l'art et de la littérature. Pour Kenza Sefrioui, « la réflexion sur la culture nationale ne sera plus la préoccupation exclusive de la revue : elle devient un chantier parmi d'autres, ceux-là ouvertement politiques (...) ce qui a fait dire par la suite à certains auteurs que c'est par le biais de la Palestine que la revue a glissé vers le politique » (2013:93).

Plusieurs éléments mis en avant par Sefrioui et ses interviewé·e·s complexifient cette affirmation. Soulignons seulement la forte politisation étudiante à travers les syndicats, les scissions au sein du mouvement national engendrant de nouvelles pratiques politiques et culturelles inspirées par les différentes tendances du marxisme (Nissabouri *in* Sefrioui 2013:309). Sur le plan littéraire, cette politisation se double d'une politique linguistique renouvelée accordant toute sa place à la littérature arabophone marocaine et aux littératures arabes : en plus des écrivains marocains, des auteur·ice·s du Machrek trouveront désormais à s'exprimer dans les colonnes de *Souffles* (Etel Adnan, Samīḥ al-Qāsim, ‘Abd al-Wahhāb al-Bayātī, etc.), mais pas dans son pendant arabophone, *Anfās*, lancé en mai 1971 après quelques numéros bilingues.

Cette double ouverture est suivie d'effets sur l'aire littéraire francophone. Le numéro 15 de *Souffles*, consacré à la question palestinienne, contient la première traduction par Abdellatif Laâbi d'un poète palestinien, en l'occurrence Samīḥ al-Qāsim (1969:3). Cette pièce sera la première d'une série de textes sélectionnés par Laâbi, comprenant également des œuvres de Maḥmūd Darwīš, Tawfiq Ziyād et Fadwā Ṭūqān, réunies dans une anthologie parue en France en 1970 sous le titre *Poésie palestinienne de combat*, publiée par Pierre-Jean Oswald à Honfleur et simultanément par Laâbi lui-même aux

éditions Atlante à Casablanca. C'est la première anthologie de poésie consacrée à la Palestine en langue française et le début d'un itinéraire traductif que Laâbi poursuivra par la publication de traductions de Samîḥ al-Qâsim et Mahmûd Darwîš encore, mais aussi de Ǧassân Kanafânî ou d'Ašraf Fayyâd.¹¹ L'introduction de la poésie palestinienne traduite dans l'aire francophone est donc la conséquence indirecte des transformations du champ littéraire marocain au tournant des années 1960 et 1970. C'est ici la périphérie qui, par le biais d'un petit éditeur non-parisien spécialiste de littérature engagée, agit sur le centre de l'aire. Une décennie plus tard, Abdellatif Laâbi, sorti de prison, poussera plus loin son travail sur la poésie palestinienne en traduisant deux volumes de poésie de Darwîš pour les éditions de Minuit, acteur central du champ éditorial français.¹²

Lorsqu'éclate la guerre d'octobre 1973, *Souffles* et son pendant arabophone *Anfâs* sont déjà stoppés net dans leur activité par une vague d'arrestations amorcée en janvier 1972, qui concerne plusieurs de ses contributeur·ice·s et débouchera sur leur inculpation pour « complot contre la sûreté de l'État » (Sefrioui 2013:125). Début septembre 1972, Abdellatif Laâbi est condamné à dix années de prison dans le cadre des grands procès politiques de la période des “années de plomb” (*sanawât al-raṣaṣ*) (Daoud 2007). La phase des années 1967-1973 de la revue *Souffles* a donc produit à la fois une radicalisation politique dans laquelle la question palestinienne est centrale, l'ouverture d'un dialogue sans précédent jusqu'alors entre les deux principaux sous-champs de la littérature marocaine largement due à la reconnaissance d'une cause politique et culturelle commune autour de la Palestine, et une première mise à disposition d'œuvres de poètes palestiniens dans l'aire francophone. Il apparaît donc que ce moment de 1967 participe d'une redéfinition temporaire des clivages structurant le champ littéraire marocain, linguistiques notamment. Par ailleurs, comme le note Olivia C. Harrison (2016:228), « c'est [...] à travers les engagements transcoloniaux de la revue, notamment auprès des Palestiniens, qu'il faut aborder l'entreprise de “décolonisation culturelle” amorcée dans *Souffles/Anfas* ». La revue dirigée par Abdellatif Laâbi, dont l'objectif initial était de dépasser l'« immense lettre ouverte à l'Occident » (Laâbi 1966a:4) que fut selon lui la littérature maghrébine d'expression française dans sa première génération, trouve en effet dans ce moment palestinien matière à un redéploiement de ses réseaux, de ses contributeur·ice·s et de son imaginaire même. Cet imaginaire palestinien, nous allons le voir à présent, a largement irrigué la littérature marocaine de cette période, au-delà du cas de *Souffles/Anfas*, et servi de point d'appui à des débats cruciaux pour ce sous-champ.

¹¹ La bibliographie exhaustive d'Abdellatif Laâbi traducteur est disponible sur son site : “Œuvres traduites de l'arabe par Abdellatif Laâbi”. Site de l'écrivain Abdellatif Laâbi. <http://laabi.net/index.php/2018/04/18/oeuvres-traduites-de-larabe-par-abdellatif-laabi/>. Consulté le 27/03/2022.

¹² *Rien qu'une autre année* (1983) et *Plus rares sont les roses* (1989). Le prix Nobel de littérature de Samuel Beckett (en l'an 1969) avait définitivement consacré Minuit comme un éditeur central du champ littéraire français.

4 - Quel poème après la Naksa ?

Jusqu'à la guerre de 1967, il est à noter que les écrivain·e·s de la jeune littérature marocaine moderne s'essayent rarement à la représentation du Machrek ou à la discussion de la relation qu'elles et ils entretiennent avec lui, domaine critique excepté. On trouvera trace de quelques poèmes à la gloire du Nil (Bin Ġallūn 1944:263), de pastiches de littérature sentimentale égyptienne (Barrāda 1958), de récits de voyages officiels (Ġallāb 1965b). L'après-1967 voit apparaître au Maroc comme dans le reste de l'aire arabophone, et particulièrement en poésie, une topique de la *Naksa*. Cette topique, transversale au sous-champ de langue arabe, nous permet de comparer différents regards marocains sur des questions politiques et esthétiques cruciales.

Celles-ci sont abordées dans un article paru en 1969 dans la revue de l'Union des écrivains marocains, *Afāq*, où sont examinées les principales productions poétiques publiées après la *Naksa* au Maroc, de la poésie la plus traditionnaliste représentée par al-Mahdī Bin Idrīs al-Wadgīrī (1917-1987) aux jeunes poètes modernistes d'alors, comme Aḥmad al-Maġġātī ou ‘Abd al-Rafī‘al-Ġawāhirī (al-Sūlāmī & Anaqqār 1969:48-59). Notre sous-titre s'autorise ici une référence au « poncif d'Adorno » (Ishaghpor 2018) sur la poésie après Auschwitz¹³ dans la mesure où, sans questionner fondamentalement la légitimité de l'écriture poétique comme le fait le théoricien allemand, le texte que je me propose d'étudier considère l'événement historique de la *Naksa* comme un point de bascule pour la littérature en général et la poésie en particulier. La crise de 1967, comme dans le reste du monde arabe, fait immédiatement l'objet d'une appropriation très large dans le champ culturel et intellectuel pour devenir le « moment de rupture engendrant de nouveaux paradigmes critiques et de nouvelles sensibilités esthétiques » (Halabi 2017:27). Ceci est explicité par le recours, dès le titre, à l'expression *ši‘r mā ba‘d al-naksa* (« poésie post-Naksa »).

Deux critiques, Ibrāhīm al-Sūlāmī et Muḥammad Anaqqār, exposent d'abord leur lecture de la situation de la poésie marocaine en 1969. Les termes de cette lecture recoupent en partie les antagonismes précédemment exposés entre arabophonie et francophonie, celles d'un tiraillement entre l'influence de « l'école poétique orientale » et l'emprunt aux formes du modernisme occidental, dont peinerait à émerger une « personnalité marocaine » originale en littérature. C'est donc bien, dans des espaces distincts, les uns liant les différentes langues d'expression, les autres se limitant à la littérature de langue arabe, un même débat qui se mène. Examinant les textes consacrés à la cause palestinienne dans les deux années qui suivirent la *Naksa*, les deux critiques commencent par opérer une dichotomie générationnelle, opposant un *ṭgil al-ṣuyūh* (« génération des anciens ») correspondant en vérité aux intellectuels issus du courant nationaliste et devenus cadres des institutions du Maroc indépendant, constituant le pôle le plus conser-

¹³ Il s'agit du débat engagé par Theodor Adorno dans *Prismes : critique de la culture et société* (1951) sur le destin de l'art et de la culture après la Shoah, à partir du postulat selon lequel « écrire un poème après Auschwitz est barbare ».

vateur du champ et le plus lié au pouvoir politique, à un *ḡīl al-ṣabāb* (“génération des jeunes”) plus autonome, en recherche de transformations et de voies nouvelles. Cette opposition générationnelle, caractéristique des champs littéraires modernes en émergence¹⁴, n'est pas nouvelle dans le Maroc de la fin des années 1960. On en trouve déjà trace dans les débats littéraires des années 1930 (Gārī 2019), puis dans les revues les plus marginales du champ au début des années 1960 (Anonyme 1964b:1-11). À l'intérieur de cette lutte pour la légitimité entre deux groupes d'écrivains antagonistes, l'évocation poétique de la *Naksa* est choisie comme révélateur esthétique et politique fondamental.

L'attaque contre les *šuyūh* est concentrée sur deux textes, l'un anonyme et l'autre d'al-Mahdī Bin Idrīs al-Wadgīrī. Les données biographiques dont je dispose au sujet de ce dernier permettent de dégager chez ce dernier les traits caractéristiques des acteurs des institutions culturelles mises en place par le nouveau régime : études à la Qarawiyine de Fès, participation au mouvement nationaliste dans les années 1940-1950, œuvre fortement teintée par la rhétorique patriotique, références machrekines situées dans le corpus le plus légitimé de la *Nahḍa* (Ahmad Šawqī).¹⁵ Sont reprochées à al-Wadgīrī et à son acolyte anonyme deux dimensions de leur approche poétique de la *Naksa* : d'une part, le traitement distancié par lequel ces poètes abordent l'évènement comme une « question historique sans relation avec leur destin ni leur avenir propres » (al-Sūlāmī & Anaqqār 1969:51) ; d'autre part, une lecture exclusivement religieuse de la guerre qui en dépolitise les enjeux – le poème d'al-Wadgīrī est en effet structuré autour de l'imploration du croyant qui s'est détourné de Dieu et s'en remet à lui en quête de victoire, promettant de réformer sa conduite.

L'autre groupe mis en avant, *ḡīl al-ṣabāb*, est présenté comme hétéroclite, et marqué par différentes tendances. Deux poèmes représentent le poème engagé le plus explicite et obvie : citons seulement celui de Muhammad Bin Daf'a (n. 1934), *Mukālamāt ṣahiyūniyya* (“Conversations sionistes”). Deux procédés le caractérisent : l'apostrophe récurrente à la femme politique israélienne Golda Meir et la répétition de l'expression *ṣamt al-‘arab* (“le silence des Arabes”), renversant *ṣāwt al-‘arāb* (“la voix des Arabes”), radio égyptienne servant de relai régional à l'idéologie nassérienne. Une seconde tendance, qualifiée de symboliste par les critiques, est développée par ‘Abd al-Karīm al-Tabbāl (n. 1931), Ahmad al-Maġġāṭī, Muḥammad Abū ‘Asal (1936-2010). Le premier cherche à sensibiliser le lectorat marocain à la cause palestinienne à partir d'images tirées de la vie quotidienne des Palestiniens, largement empruntées à la poésie de Darwīš. Le second représente la *Naksa* au miroir de l'effondrement intérieur qu'il suscite chez le poète.

Enfin, l'orientation la plus radicale trouve à s'incarner dans un poème de Muḥammad

¹⁴ La notion de conflit générationnel en littérature et son rôle dans le développement des champs littéraire en France et en Europe ont été étudiés de manière détaillée (Moraru 2009:52-68).

¹⁵ Éléments tirés de sa notice dans le répertoire de la Fondation du prix Abdelaziz Saoud al-Babtain : “al-Mahdī al-Wadgīrī”. Al-Moajam. <http://www.almoajam.org/lists/inner/1281>. Consulté le 08/04/2022.

Zafzāf, *al-Ra's wa-l-qubba'a* ("La tête et le chapeau"), dont je reprends et traduis ici l'extrait proposé :

يا أصحاب القصائد المفقة / يا تماثيل من التبن / أتحداكم جميعاً / وأكتب قصائد / محترقات من البلاستيك /
من الميكا ومن جذوع الأشجار / أهشم القوافي / أدوس الخواطر المصبوغة / بدماء مفتعلة.

Auteurs de poèmes rimés / Statues de paille / Je vous défie tous / Et j'écris des poèmes / Faits de brûlures de plastique / De mica¹⁶ et de troncs d'arbres / Je fracasse les rimes / Je piétine les pensées fardées / De larmes factices. (*in al-Sūlāmī & Anaqqār* 1969:56-57)¹⁷

Zafzāf, qui se fera mieux connaître à partir du début des années 1970 comme l'un des principaux novateurs de la fiction marocaine de langue arabe, associe ici une critique formelle portant sur la structure du poème classique rimé à une dénonciation de l'artificialité et du pathos dans la posture du poète. Selon les critiques, Zafzāf pousse le plus loin les conclusions à tirer de la crise globale de la *Naksa* en refusant tout compromis avec les formes et les postures littéraires antérieures, pour appeler à une refonte d'ensemble des valeurs esthétiques et politiques.

5 - De l'effondrement à l'affirmation : *al-Nār wa-l-ihtiyār*

Cette refonte, de large envergure, ne tarde pas à se traduire dans le domaine de la prose narrative. Parmi les approches relevées par al-Sūlāmī et Anaqqār dans cette poésie marocaine de la *Naksa*, celle qui aborde la défaite par le biais de la subjectivité blessée trouve en effet une traduction dans un bref roman¹⁸ de Hanātā Bannūna, *al-Nār wa-l-ihtiyār*, paru en 1969. Ce roman narre l'errance d'un personnage, Layla, qui abandonne ses responsabilités professionnelles auprès d'une institution nommée "Centre al-Nahda" et qui suspend son choix d'épouser un fiancé fortuné. La condition de ce mariage était l'abandon par Layla de sa vie professionnelle, auquel le personnage ne se résout pas. Ses pensées sont tournées vers la défaite arabe de juin 1967,¹⁹ cause directe de son "effondrement intérieur" (*inhiyār dāhilī*). Le texte alterne des dialogues typiques du roman à thèse, dans lesquels Layla défend sa critique de la société arabe devant plusieurs interlocuteurs diversement hostiles, et des séquences d'errance urbaine où

¹⁶ Je traduis le mot dans le sens que lui donne l'arabe littéral. Il signifie également « plastique » en arabe marocain.

¹⁷ Ce texte et les extraits des deux romans étudiés ci-après, sont traduits par mes soins.

¹⁸ Le genre du texte a fait débat (Lḥamdānī 1979:90-91).

¹⁹ Le Maroc n'a pas participé militairement au conflit.

s’illustrent les données du problème et son issue.

Ce qui nous frappe d’emblée est la manière dont des questions d’ordre géopolitique sont directement et explicitement mises au regard de questions sociétales, comme celle du mariage. Layla oppose une résistance au mariage qu’on lui organise, au nom d’un vide de sens, d’une improvisation généralisée motivée par l’intérêt immédiat qui, selon elle, participent d’un crime politique dont la *Naksa* est le symptôme. L’institution du mariage est ouvertement critiquée, non pas dans son principe mais en tant qu’elle exclut les femmes d’un effort collectif dépassant le cadre familial et auquel elles devraient prendre part. Ceci vaudrait au Maroc comme dans l’ensemble des pays arabes ayant été ou demeurant confrontés à une domination coloniale dont pâtissent les femmes autant que les hommes (Bin Mas‘ūd 2002:143). Le roman, marqué formellement par l’usage intensif du monologue intérieur, est jalonné des refus de la protagoniste. Le personnage est peu caractérisé. Le lecteur connaît seulement sa situation familiale et professionnelle et la teneur de ses rapports avec les personnages secondaires. Il s’agit d’un personnage-discours dont la fonction est symbolique.

Une autre singularité de ce texte, relevée par Gonzalo Fernández Parilla (2017:341), est d’inaugurer via la Palestine un élargissement de l’horizon problématique du roman marocain au-delà des seules questions marocaines, dont on a vu qu’elles dominaient ce secteur de la production littéraire. Si le roman se déroule au Maroc, cet élargissement ne se réduit pas au commentaire politique de la *Naksa*. On y trouve un dialogue d’une grande virulence entre un personnage marocain, la protagoniste Layla, et un mystérieux “hôte oriental” (*al-dayf al-ṣarqī*) toujours ainsi nommé. Dans cette confrontation, c’est l’ascendant politique et symbolique du Machrek sur la région qui se trouve contesté avec vigueur. Le discours démissionnaire prononcé le 9 juin 1967 par le président Égyptien Gamāl ‘Abd al-Nāṣir à l’issue de la défaite est brocardé en ces termes : « Quoi qu’il en soit, votre chef a réussi à vous anesthésier avec ses larmes pour vous faire oublier qu’il n’a engendré que des pleureurs : s’il avait bien agi, il aurait fait de vous des travailleurs pour vous trouver en harmonie avec son cri quand il vous appelait au combat » (Bannūna 2006:46). “Chef” rend ici le mot *kabīr* (“grand”), substantivé dans le roman pour parler de Nasser, mais aussi de toutes les figures d’autorité masculines, du supérieur hiérarchique professionnel au dirigeant politique, poupées gigognes d’un unique pouvoir pyramidal contesté par Layla.

De l’intérieur d’une rhétorique panarabe identifiable et relativement conventionnelle,²⁰ Bannūna dessine dans *al-Nār wa-l-iḥtiyār* une double critique de la société marocaine et du leadership machrekin sur la région, qui pose un jalon. Deuxième roman publié par une femme au Maroc après celui de Fāṭima al-Rāwī, *Ġadan tatabaddal al-ard*,

²⁰ Le critique Aḥmad al-Yabūrī (2000:142) considère le roman de Bannūna comme la première *riwāya qawmiyyā* marocaine.

à l'écho modeste, *al-Nār wa-l-iḥtiyār* trouve de puissants relais à l'intérieur des champs littéraire et politique marocains, comme celui du chef du parti de l'Istiqlal, ‘Allāl al-Fāṣī (1910-1974). Celui-ci jouit d'une position centrale dans ces deux champs, cumulant les titres de leader du mouvement pour l'indépendance et de poète consacré. ‘Allāl al-Fāṣī aide à sa publication. Il signe une très élogieuse préface pour le livre, dans laquelle il valorise à la fois travail politique de conscientisation des marocain·e·s aux causes arabes, et ses qualités esthétiques qu'il juge dignes de Gide et de Dostoïevski (*al-Fāṣī in Bannūna* 2006:7-12). Lauréat du Prix du Maroc du livre décerné par le ministère de la culture marocain, mis au programme de l'enseignement secondaire en 1986, *al-Nār wa-l-iḥtiyār* fera l'objet d'un appui rarissime de la part des institutions marocaines de l'époque. Le caractère abstrait de la critique adressée à ces institutions, peu identifiables dans le roman, faisant de la société marocaine une simple métonymie d'une société arabe pensée comme homogène, a pu favoriser cet appui.

L'origine sociale de l'autrice, issue d'une grande famille de la bourgeoisie de Fès proche de l'Istiqlal, entre pour bonne part dans l'appui rencontré par le livre à sa sortie. Son premier recueil de nouvelles, *Li-yasqut al-ṣamt* (À bas le silence, 1967), avait déjà fait l'objet d'un article élogieux (Gannūn 2013:14-16) de la part du polygraphe érudit ‘Abd Allah Gannūn (1908-1989), qui cumula dans les premières décennies de l'indépendance du Maroc d'importantes responsabilités institutionnelles, tant religieuses que culturelles ou politiques.²¹ Le texte de Bannūna fournit, par son positionnement quant à l'actualité, une critique limitée et organique bienvenue dans une période politiquement bouillante au Maroc. S'y dessine néanmoins un tableau de crise associant les questions sociales et de genre à l'évènement militaire. Zeina Halabi (2017:26) nomme “*telos* de la *Naksa*” la cristallisation dans cet évènement particulier d'obstacles et de désenchantements de nature et d'origine hétéroclites à l'intérieur de l'aire arabophone postcoloniale : ici, ce sont les crises de l'autorité politique et familiale au Maroc, et les tensions autour du statut de la femme, qui trouvent à s'exprimer dans cette cristallisation.

Premier roman écrit par une femme à recueillir un réel écho dans le champ culturel marocain, *al-Nār wa-l-iḥtiyār* est également le premier, dans cette littérature marocaine moderne de langue arabe, à formuler une critique systématique de l'autorité masculine, du leader politique à l'époux putatif en passant par le patron, *via* un personnage féminin mis au centre du dispositif romanesque. Dans sa « recherche du héros perdu » (al-Nāqūrī 1976:89), en contrepoint de son entreprise de destitution du leader politique masculin, le personnage de Layla se réfère régulièrement à un modèle féminin, celui de la combattante palestino-nigériane Fāṭima Barnāwī, condamnée à la détention

²¹ Éléments recueillis dans sa notice biographique sur le site de l'Union des Écrivains du Maroc : “‘Abd Allāh Gannūn”. *Ittihād kuttāb al-Mağrib*. <http://uemnet.free.fr/guide/kaf/kaf07.htm>. Consulté le 15/04/2022.

à perpétuité en Israël pour une tentative d'attentat à la bombe sur un cinéma de Jérusalem-ouest, quelques mois après la guerre de juin 1967 (Awar 1996:11).

La guerre de 1967 donne donc lieu à une intensification de la politisation du champ littéraire marocain. Des discours de contestation émergent aussi bien des marges en quête de légitimation, représentées par le jeune Muḥammad Zafzāf et sa critique radicale des valeurs poétiques, qu'à partir du centre qui met en valeur ce roman de Ḥanāṭa Bannūna. À la marge du champ, l'alliance entre deux groupes d'écrivains des sous-champs francophone et arabophone se scelle sur la question palestinienne, et la *Naksa* sert de point de départ ou de prétexte à une attaque des formes esthétiques légitimes. Au centre émerge avec Ḥanāṭa Bannūna une forme nouvelle au Maroc, le roman panafricain (*al-riwāya l-qawmiyya*), qui déborde dans ses préoccupations les seules questions du passé marocain récent. Cette forme trouvera un nouveau prolongement avec *Rifqat al-silāḥ wa-l-qamar* de Mubārak Rabī‘ à la suite de la guerre d'octobre 1973.

6 - Une fictionnalisation rédemptrice

Publié en 1975, *Rifqat al-silāḥ wa-l-qamar* se déroule pour l'essentiel en Syrie, avec des incursions au Maroc, au Caire et dans les camps palestiniens du Liban, ainsi que des analepses où l'un des personnages évoque la guerre de décolonisation en Indochine. Ceci est principalement dû au fait qu'à la différence de celle de 1967, la guerre d'octobre 1973 a vu l'envoi de bataillons marocains au Machrek en vue du conflit avec Israël, dans le désert du Sinaï et sur le plateau du Golan. Roman de guerre à la structure éclatée, l'œuvre de Rabī‘ est l'un des premiers romans marocains en langue arabe à choisir pour principal cadre d'action un lieu hors du Maroc. Il reçoit l'année de sa parution le prix du Maġma‘ al-luga l-‘arabiyya du Caire, première distinction reçue par un roman marocain au Machrek.

Plus dialogique que le roman de Ḥanāṭa Bannūna, il met en scène le stationnement dans des tranchées de plusieurs soldats marocains côtoyant des combattant·e·s venu·e·s d'Egypte, de Palestine et de Syrie. Les discussions y sont nombreuses et d'ordre militaire et politique pour l'essentiel. De ce fait, on n'y trouve pas de représentation de la Palestine, à peine de la Syrie, ni de personnage israélien·n·e. Peu soucieuse de coïncider avec la réalité vécue par les soldats marocains sur ce terrain militaire, la narration de Rabī‘ se clôt par une victoire triomphale qui ne correspond à aucune étape attestée de l'itinéraire des militaires marocains. La liesse décrite au retour des soldats au Maroc, fictionnelle, contraste avec le bilan et la perception nettement plus mitigés de ce conflit dans la société marocaine (Campbell 2015:144-152).

Les événements cités dans les premières pages du livre, comme dans les dernières, se situent lors d'une procession triomphale de l'armée marocaine. Le narrateur exalte le ḡihād islamique et la guerre arabe accomplis par les troupes marocaines en Syrie, et compare cette célébration au souvenir des soldats marocains ayant participé à la guerre

d'Indochine, décrite en ces termes :

[...] والمعياه إلى الصدر والطحالب تلتف الأقدام، والسلاح مرفوع فوق الرأس. أو حالة قتال وجihad لا كالجهاد وبلا غبار، بلا حج، ولا دمشق الشام، ولا عز العروبة، ولا زغاريد بلا هناف التحايا والترحاب. (Rabī‘ 2009:824)

[...] de l'eau jusqu'à la poitrine, des algues s'enroulant autour des pieds, l'arme tenu au-dessus de la tête. Ou une situation de combat et de *gīhād* sans en être, sans poussière, sans *haġġ*,²² sans Damas du Šām, sans gloire de l'Arabité, sans youyous ni acclamations de salutation ni de bienvenue.

Ce parallèle est central dans le roman. Il s'incarne dans la relation entre un père, al-Hāġġ Maymūn Rigrāġī, ancien combattant d'Indochine, et son fils Sallām qui part combattre en Syrie. Le père encourage le fils et envisage son expédition comme un renouement avec l'esprit d'héroïsme qui « s'est perdu dans la jungle d'Indochine et les batailles de Naples » (Rabī‘ 2009:825). Le sacrifice de Sallām au front prend sens en tant que réparation d'une guerre coloniale subie par la guerre de 1973, considérée à la fois comme un devoir religieux et comme un service rendu à la cause arabe.

La mise en scène, dans les tranchées, de la rencontre entre ces soldats marocains et des combattant·e·s arabes est pourtant l'occasion de discussions complexes et parfois polémiques sur la place des femmes, l'athéisme et la foi ou la stratégie militaire. Celles-ci soulignent la distance qui sépare les protagonistes issu·e·s des différents pays. Le roman est moins audacieux que celui de Bannūna dans la contestation de la masculinité. Rabī‘ met néanmoins en scène la découverte par ces soldats marocains des femmes combattantes, notamment en raison de la conscription mixte syrienne (Rabī‘ 2009:872-873). Comme l'a relevé Ian Campbell, le roman met en scène un débat stratégique central de la période, qui oppose la stratégie militaire interétatique arabe au modèle de la guérilla des *fidā'iyyīn*, sur fond de contestation de l'autorité des régimes. Le dénouement par une victoire militaire, due à une initiative personnelle et non à l'efficacité de la chaîne de commandement, contient à l'évidence une critique implicite de la première approche, d'autant plus que ce triomphe arabe au Golan est entièrement fictionnel (Campbell 2015:148-151). Quoique moins explicitement, cet unique roman dédié à la guerre d'octobre 1973 propose donc à nouveau une double critique de l'autorité et de la masculinité, *topoi* de cette littérature marocaine *post-Naksa*.

7 - Conclusion

²² Le pèlerinage du *haġġ* et le *gīhād* sont les justifications religieuses du conflit dans le roman.

On voit se dessiner, au terme de ce parcours, une dimension fondamentale commune au Maroc et au reste de l'aire arabophone dans la réflexion sur cette période de conflits. Une ère du soupçon s'ouvre, où l'autorité du chef politique, du référent intellectuel et plus généralement de l'homme entrent ensemble en crise, comme c'est le cas au Machrek à la même période (Aghacy 2009). Émergent, dans cette “décennie palestinienne” de la littérature marocaine qui va du milieu des années 1960 au milieu des années 1970, des compromis transversaux aux pôles les plus éloignés du champ marocain, sous-champs francophone et arabophone notamment. L'étude de type de configurations historiques fait voir de la manière la plus nette le bénéfice d'une lecture conjointe des œuvres produites simultanément par ces deux sous-champs (Laachir 2016). La récente parution d'une *Anthologie de la poésie palestinienne d'aujourd'hui*, co-établie par un écrivain francophone (toujours Abdellatif Laâbi) et un écrivain arabophone (Yasin 'Adnān), dans une phase tout aussi critique de la relation palestino-marocaine, montre les prolongements de ces compromis.²³ Les guerres israélo-arabes, enfin, ont ouvert la possibilité aux écrivain·e·s marocain·e·s d'aborder ouvertement le Machrek comme l'un des lieux de leur propre imaginaire esthétique et politique, en ouvrant des passerelles culturelles transcoloniales, et non plus simplement comme celui de la production de la norme régissant une partie de leur littérature.

Références bibliographiques

- Adūnīs. 1967. “Bayān Ḥāmis Ḥuzayrān 1967”, *al-Adāb* 7-8(15). 7-12. Traduction française : 1968. “Le manifeste du 5 juin 1967”, *Souffles* 9. 1-11.
- Adnan, Yassin & Laâbi, Abdellatif (dir.). 2022. *Anthologie de la poésie palestinienne d'aujourd'hui*. Paris: Points.
- (eds.). 2022. *Anṭūlūğiyā l-ṣi'r al-filaṣīnī l-rāhin*. Mīlānū: al-Mutawassit.
- Aghacy, Samira. 2009. *Masculine Identity in the Fiction of the Middle-East since 1967*. Syracuse: Syracuse University Press.
- Anonymous. 1964a. “Anbā' taqāfiyya”, *Aqlām* 1(1). 132-138.
- Anonymous. 1964b. “Kilāb al-hirāsa wa-ṣāni‘ū l-qiyam”, *Mağalla li-l-qiṣṣa wa-l-masrah* 1. 1-11.
- Awar, Kamal, 1996. *Daughters of Palestine. Leading Women of the Palestinian National Movement*. New York: State University of New York Press.
- Bannūna Ḥanāṭa. 2006. “al-Nār wa-l-iḥtiyār”, *al-A'māl al-kāmila*, vol. I. al-Ribāṭ: Manṣūrāt wizārat al-taqāfa.
- Barrāda, Muḥammad. 1958. “Liqā' fī l-Qāhira”, *Risālat al-Adīb* 6-7. 36-37.
- Bin Ġallūn, ‘Abd al-Maġid. 1944. “Sahra fī l-Nīl”, *al-Hilāl* 272. 263.

²³ Cette anthologie a été publiée à l'hiver 2022 en arabe et en français (Adnan & Laâbi 2022a; Adnan & Laâbi 2022b).

- Bin Mas‘ūd, Rašīda. 2002. *al-Mar‘a wa-l-kitāba. Su’āl al-ḥuṣūsiyya / balāğat al-iħtilāf*. al-Dār al-Bayḍā’: Ifrīqiyā l-śarq.
- Boltanski, Luc. 1973. “L’espace positionnel. Multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe”, *Revue française de sociologie* 14(1). 3-26.
- Bourdieu, Pierre. 1992. *Les Règles de l’art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris: Le Seuil.
- Campbell, Ian. 2013. *Labyrinths, Intellectuals and the Revolution. The Arabic-Language Moroccan Novel, 1957-72*. Leiden: Brill.
- 2015. “These Papers are Intended to Mislead. Soldiers and Freedom Fighters in Mubārak Rabī’s Comrades in Arms and the Moon”. *Middle Eastern Literature* 18(2). 144-152.
- Casanova, Pascale. 1999. *La République mondiale des lettres*. Paris: Le Seuil.
- Darwich, Mahmoud. 1997. *La Palestine comme métaphore*. Tr. fr. Elias Sanbar & Simone Bitton. Paris, Actes Sud/Sindbad.
- Daoud, Zakya. 2007. *Maroc : les années de plomb. Chroniques d’une résistance*. Paris: Manucius.
- Fernández Parrilla, Gonzalo. 2014. “The Challenge of Moroccan Cultural Journals of the 1960s”, *Journal of Arabic Literature* 45(1). 104-128.
- 2017. “Morocco”, Hassan, Waïl S. (ed.), *The Oxford Handbook of Arab Novelistic Traditions*. New York: Oxford University Press. 339-358.
- Ġallāb, ‘Abd al-Karīm. 1965a. “al-Adab wa-l-ġazw l-fikrī”, *al-Adāb* 13(3). 36-38.
- 1965b. “Zalamtuki yā Baġdād”, *al-Aqlām* 10. 3-8.
- Gannūn ‘Abd Allah. 1938. *al-Nubūg al-mağribī fī l-adab al-‘arabī*. Tiṭwān: Maṭba‘at al-Mahdiyya.
- 2013. “Kitāb Li-yasqūt al-ṣamt”, *Ḩanāta Bannūna fī l-marāyā l-mun‘akisa*. Masqat: Bayt Ġašām li-l-našr wa-l-tarġama. 14-16.
- Čārī, Muḥammad. 2008. *Iktišāf al-naqd al-adabī fī adab al-Mağrib al-ħadīt*. Marrakech: al-Maṭba‘a wa-l-warrāqa l-waṭaniyya, 2008.
- 2019. *Ṣadmat al-tahdīt fī adab al-Mağrib al-ħadīt. al-Huṣūmāt al-adabiyya*. Marrakech: Mu’assasat Āfāq li-l-dirasāt wa-l-našr wa-l-ittisāl.
- Halabi, Zeina G. 2017. *The Unmaking of the Arab Intellectual. Prophecy, Exile and the Nation*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Harrison, Olivia C. 2016. “‘Nous sommes tous des réfugiés palestiniens’. Palestine et décolonisation culturelle dans la revue *Souffles/Anfas*”, Laâbi, Abdellatif (dir.), *Une saison ardente. Souffles 50 ans après*. Casablanca: Sirocco.
- Ishaghpoor, Youssef. 2018. *Le poncif d’Adorno. Le poème après Auschwitz*. Paris: Éditions du Canoë.
- Jay, Salim. 2005. *Dictionnaire des écrivains marocains*. Casablanca: Eddif.
- Laâbi, Abdellatif. 1966a. “Prologue”, *Souffles* 1. 6.

- 1966b. “Réalités et dilemmes de la culture nationale”, *Souffles* 4. 12.
- 1967. “Avant-dire”, *Souffles* 6. 3.
- Laâbi, Abdellatif et al. 1969. “Appel aux écrivains maghrébins”, *Souffles* 15. 100.
- Laachir, Karima. 2016. “The Aesthetics and Politics of ‘Reading Together’. Moroccan Novels in Arabic and French”, *The Journal of North African Studies* 21(1). 22-36.
- Leperlier, Tristan. 2020. “La langue des champs. Aires linguistiques transnationales et espaces littéraires plurilingues”, *COnTEXTES* 28. <https://doi.org/10.4000/contextes.9297>.
- 2021. “Plurilingual Literary Spaces”, *Francosphères* 10(2). 185-203.
- Lḥamdānī, Ḥamīd. 1979. “al-Riwāya l-mağribīyya wa-l-qadīyya l-filastīnīyya”, *Aqlām* 10(2). 89-109.
- Moraru, Viorel-Dragos. 2009. *Les générations dans l'histoire littéraire*. Thèse de doctorat. Laval: Université de Laval.
- al-Nāqūrī, Idrīs. 1976. “Azmat al baḥṭ ‘an al baṭal al mafqūd”, *Aqlām* 3(5). 89-104.
- al-Qabbāg, Muḥammad b. ‘Abbās. 1929. *al-Adab al-‘arabī bi-l-Mağrib al-aqṣā. al-Ribāṭ: al-Maṭba‘a al-waṭaniyya bi-darb al-Fāsī*.
- al-Qāsim, Samīḥ. 1969. “Cinq juin”. Tr. fr. Abdellatif Laâbi. *Souffles* 15. 3.
- Rabi‘, Mubārak. 2009. “Rifqat al-silāḥ wa-l-qamar”, *al-A‘māl al-kāmila*, vol. I(1). al-Ribāṭ: Manṣūrat wizārat al-ṭaqāfa. 817-962.
- Sbeih, Sbeih. 2022. “Une nouvelle condition littéraire. Le retour des écrivains palestiniens à Ramallah”, Benchenna, Abdelfettah, & Marchetti, Dominique (dir.), *La culture et ses dépendances*. Beyrouth-Rabat: Presses de l’IFPO-Centre Jacques Berque. 205-230.
- Sefrioui, Kenza. 2013. *Souffles (1966-1973), espoirs de révolution culturelle au Maroc*. Casablanca: Sirocco.
- al-Sūlāmī, Ibrāhīm, & Anaqqār, Muḥammad. 1969. “al-Adab al-mağribī wa-šī‘r mā ba‘d al-nakṣa”, *Afāq* 2. 48-59.
- al-Yabūrī, Aḥmad. 2000. *Fī l-riwāya l-‘arabiyya. al-Takawwun wa-l-ištīgāl. al-Dār al-Baydā’: al-Madāris*.
- Zarqūn Naṣr, Qarīra. 1996. *al-Ittiğāh al-rūmānsī fī l-šī‘r al-‘arabī l-hadīt bi-l-Mağrib. ‘Abd al-Karīm Bin Tābit namūdajan*. Tarābulus: Dār al-ġamahīriyya.
- Zekri, Khalid. 2006. *Fictions du réel. Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc (1990-2002)*. Paris: L’Harmattan.